

Le

PAPILLON.

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.

**LOUIS LAMBERT.**LETTRE 4^e.

Adieu la gloire, adieu l'avenir, adieu la vie que je rêvais ! Maintenant, ma toute aimée, ma gloire est d'être à toi, digne de toi ; mon avenir est tout entier dans l'espérance de te voir, et ma vie, c'est de rester à tes pieds, de me coucher sous tes regards, de respirer en plein dans les cieux que tu m'as créés. Toutes mes forces, toutes mes pensées, doivent t'appartenir, à toi qui m'as dit ces enivrantes paroles : A vous, Pauline ! Ne serait-ce pas dérober des joies à l'amour, des momens au bonheur, des

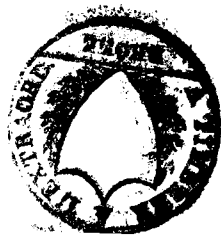
sentimens à ton ame divine, que de donner des heures à l'étude, des idées au monde, des poésies aux poètes? Non, non, chère vie à moi, je te veux tout réserver; je veux t'apporter toutes les fleurs de mon ame. Y a-t-il rien d'assez beau, d'assez splendide dans les trésors de la terre et de l'intelligence, pour fêter un cœur aussi riche, un cœur aussi pur que le tien; et auquel j'ose allier le mien parfois? Oui, parfois j'ai l'orgueil de croire que je suis aimé autant que je t'aime! Mais non, tu es un *ange-femme*, et il y aura toujours plus de charme dans l'expression de tes sentimens, plus de parfum dans ton souffle, plus d'harmonie dans ta voix, plus de grâce dans tes sourires, plus de pureté dans tes regards que dans les miens! Oui, laisse-moi penser que tu es une création d'une sphère plus élevée que ne l'est la mienne... Tu auras l'orgueil d'en être descendue, et moi celui de t'avoir méritée. Et tu ne seras peut-être pas déçue en venant à moi, pauvre et malheureux; car si le plus bel asile d'une femme est un cœur tout à elle, tu seras toujours souveraine dans le mien: aucune pensée, aucune action ne ternira jamais ce cœur, riche sanctuaire, tant que tu voudras y résider. Mais n'y demeureras-tu pas sans cesse? Ne m'as-tu pas dit ce mot délicieux: *Maintenant et toujours!* J'ai gravé dans ton *alliance* ces paroles évangéliques, dignes de toi, comme elles sont dignes de Dieu, il est, *et maintenant et toujours*, comme sera mon amour! Non, non, je n'épuiserai jamais ce qui est immense, infini, sans bornes; et tel est le sentiment que je sens en moi pour toi. J'en ai deviné l'incommensurable étendue, comme nous devinons l'espace par la mesure d'une de ses parties! Ainsi j'ai eu des jouissances ineffables, des heures entières pleines de méditations chatouilleuses en me rappelant un seul de tes gestes ou l'accent d'une phrase... Il y aura donc des souvenirs sous le poids desquels il faudra succomber, si déjà la souvenance d'une heure douce et familière me fait pleurer de joie, attendrit, pénétre mon ame, et de-

vient une intarissable source de bonheur. Aimer, c'est la vie de l'ange!... Il me semble que je n'épuiserai jamais le plaisir que j'éprouve à te voir. Ce plaisir, le plus modeste de tous, mais auquel le temps manque toujours, m'a fait comprendre les éternelles contemplations dans lesquelles restent les Séraphins et les Esprits devant Dieu : rien n'est plus naturel, s'il émane de son essence une lumière aussi fertile en sentimens nouveaux que l'est celle de tes yeux, de ton front imposant, de ta belle physionomie, céleste image de ton ame, l'ame, cet autre nous-mêmes, dont la forme pure ne périssant jamais, rend alors notre amour immortel. Je voudrais qu'il y eût un langage autre que celui dont je me sers, pour l'exprimer les renaissantes délices de ton amour; il y en a bien un, il n'est qu'à nous: c'est la vivante parole de nos regards. Mais il faut nous voir pour entendre par les yeux ces interrogations et ces réponses du cœur, si vives, si pénétrantes, que tu m'as dit un soir : « Taisez-vous ! » quand je ne parlais pas. T'en souviens-tu, ma chère vie?... Mais de loin, quand je suis dans les ténèbres de l'absence, il faut bien employer des mots humains pour rendre des sensations divines : les mots accusent au moins les sillons qu'elles tracent dans mon ame, comme Dieu résume imparfaitement toutes les idées que nous avons de ce mystérieux principe. Encore, malgré la science du langage, n'ai-je rien trouvé dans l'infini de ses expressions qui pût te peindre la délicieuse étreinte par laquelle ma vie se fonde dans la tienne quand je pense à toi. Puis, par quel mot finir, lorsque je cesse de t'écrire sans pour cela te quitter ? Que signifie adieu, à moins de mourir ? Mais la mort serait-elle un adieu ? Alors mon ame ne se réunirait-elle pas plus intimement à la tienne ? O mon éternelle pensée ! naguère je t'offris à genoux mon cœur et ma vie ; maintenant... quelles nouvelles fleurs de sentiment trouverai-je en mon ame, à t'envoyer ? Ne serait-ce pas te donner une parcelle du bien que tu possèdes ? N'es-tu pas mon avenir ? Combien je

regrette le passé ! ces années ne nous appartiennent plus, je voudrais te les confier toutes, et t'y faire régner comme tu régnes sur ma vie. Mais qu'est-ce qu'un temps de mon existence où je ne te connaissais pas?... Ce serait le néant, si je n'avais pas été si malheureux.

FRAGMENT.

Ange aimé, quelle douce soirée que celle d'hier ! Que de richesses dans ton cher cœur ! Ton amour est donc inépuisable, comme le mien ! Chaque mot m'apportait de nouvelles joies, et chaque regard en étendait la profondeur. L'expression calme de ta physionomie donnait un horizon sans bornes à nos pensées ! oui, tout était alors infini comme le ciel et doux comme son azur. La délicatesse de tes traits adorés se reproduisait, je ne sais par quelle magie, dans tes mouvemens, dans tes gestes menus. Je savais bien que tu étais toute grâce et tout amour, mais j'ignorais combien tu étais gracieuse. Tout s'accordait à me conseiller ces voluptueuses sollicitations, à me faire demander ces premières grâces qu'une femme refuse toujours sans doute, pour se les laisser ravir. Mais non, toi, chère ame de ma vie, tu ne sauras jamais d'avance ce que tu pourras accorder à mon amour, et tu te donneras sans le vouloir peut-être ; car tu es vraie et n'obéis qu'à ton cœur. Comme la douceur de ta voix s'alliait aux tendres harmonies de l'air pur et des cieux tranquilles ! Pas un cri d'oiseau, pas une brise : la solitude et nous ! Les feuillages immobiles ne tremblaient même pas dans ces admirables couleurs du couchant qui sont tout à la fois ombre et lumière. Tu as senti ces poésies célestes, toi qui unissais tant de sentimens divers, et reportais si souvent tes yeux vers le ciel pour ne pas me répondre ! Toi, fière et riieuse, humble et despotique, te donnant tout entière en ame, en pensée, et te dérochant à la plus timide des caresses ! Chères coquetteries de cœur ! elles



vibrent toujours dans mon oreille, elles s'y roulent et s'y jouent encore, ces délicieuses paroles, à demi-bégayées, comme celles des enfans, et qui n'étaient ni des promesses, ni des aveux, mais qui laissaient à l'amour ses belles espérances, sans craintes et sans tourmens ! Quel chaste souvenir dans la vie ! Quel épanouissement de toutes les fleurs qui naissent au fond de l'ame, et qu'un rien peut flétrir, mais qu'alors tout animait et fécondait ! Ce sera toujours ainsi, n'est-ce pas, mon aimée?... En me rappelant, au matin, les vives et fraîches douceurs dont ce moment a été la source, je me sens dans l'ame un bonheur qui me fait concevoir le véritable amour comme un océan de sensations éternelles et toujours neuves où l'on se plonge avec de croissantes délices : chaque jour, chaque parole, chaque caresse, chaque regard, doit y ajouter le tribut de sa joie écoulée... Oui, les cœurs assez grands pour ne rien oublier, doivent vivre, à chaque battement de toutes les félicités passées, comme de toutes celles que promet l'avenir. Voilà ce que je rêvais autrefois, et ce n'est plus un rêve aujourd'hui ! N'ai-je pas rencontré sur cette terre un ange qui m'en a fait connaître toutes les joies pour me récompenser peut-être d'en avoir supporté toutes les douleurs !... Ange du ciel, je te salue par un baiser.

Je t'envoie cette hymne échappée à mon cœur, je te la devais ; mais elle te peindra difficilement ma reconnaissance et ces prières matinales que mon cœur adresse chaque jour à celle qui m'a dit tout l'évangile du cœur dans ce mot divin : — CROYEZ !

(La 5^e et dernière lettre au prochain N^o.)

GRAND-THÉÂTRE

NOURRIT. — M^{me} DERANCOURT. — LE COMTE ORY. — LE BOUFFE ET LE TAILLEUR.

Nourrit poursuit le cours de ses triomphes. Toujours même talent de chanteur et d'acteur, et partant même enthousiasme du public.

Tout est dit sur ce rare génie du chant et du drame, qui, devancé par une colossale réputation, l'a soutenue avec une si grande supériorité.

Nous n'avons ici qu'à dire comment son double talent s'est plié aux genres si disparates des rôles qu'il a abordés lundi. LE COMTE ORY, ce fabliau usé du moyen-âge, qui de vaudeville grivois est passé grand opéra par la grâce des accords du *Maestro* à la mode, est la première des deux pièces qui ont été jouées dans cette soirée. L'interprète si admirable des pensées d'Auber et de Meyerbeer, nous a révélé avec le même talent toute la richesse de génie musical répandu par Rossini dans le rôle qui a été écrit pour lui. Il joue comme il chante, il chante comme il joue, et sa verve souvent est si entraînante qu'il la communique à son entourage. Rappelez-vous le chœur de

Noble châtelaine

Voyez notre peine.

Il a été dit avec un ensemble tout nouveau pour nous. Dans tout son rôle, Nourrit a fait preuve d'aisance et d'esprit; et dans son chant, de finesse, de grâce et de mélodie.

Ces mêmes qualités ne l'ont pas abandonné dans le BOUFFE ET LE TAILLEUR : les charges de cette *opérette* du bon vieux repertoire ont succédé aux conflits amoureux de hautes châtelaines, de joyeux troubadours. Ce mauvais garnement de comte Ory, ce coureur de guilledoux, était devenu mélomane italien.

C'est le premier opéra comique que Nourrit ait joué; c'est la première fois que le public a pu entendre sa parole parlée. Il s'est acquitté du rôle du Bouffe avec autant d'esprit que de gaieté. Jamais ce *libretto* insignifiant et décoloré n'avait paru aussi plaisant; jamais cette musique n'avait semblé si bouffonne. Elle est pourtant bien usée de vieillesse, depuis qu'à nos oreilles résonnent aujourd'hui *tam-tam, cymbale et grosse caisse*.

Un air de bravoure, accompagné à grand orchestre, a été intercallé par Nourrit, dans le rôle du bouffe. Il l'a exécuté au milieu des braves de l'assistance émerveillée. Mais j'ai hâte d'arriver à la délicieuse romance de la FOLLE.

Ici les expressions manquent pour peindre le goût exquis du chanteur, et le pathétique qu'il a su répandre sur cette dramatique et gracieuse composition. Beaucoup l'avaient entendue dans nos salons, mais on peut dire sans l'entendre. On ne se lassait pas d'ad-



mirer et la facilité de ses transitions des douces intonations aux intonations pleines et fortes, de la richesse de sa voix de poitrine, au délié tout délicat de ses notes de tête. Que sa voix trahit bien l'émotion de son cœur! qu'elle sait ouvrir sans effort la source de nos larmes! Aussi l'assemblée entière avait suspendu son ame à la voix harmonieuse du chanteur : on était attendri! Il y avait des larmes dans bien des yeux. Non, jamais le souvenir de ces délicieux accens ne s'effacera de nos cœurs; et nous gardons l'espérance d'entendre encore les plaintes de la pauvre FOLLE. Si le directeur ne prévient pas les désirs du public, le public qui ne l'a pas entendue et celui surtout qui a été assez heureux pour l'entendre, se réuniront pour la redemander à Nourrit.

Un bouquet de fleurs lui a été jeté des loges. M^{me} Derancourt a voulu le poser sur son front, il s'est dérobé à cet honneur avec modestie, et M. Duprez a lu les vers suivans, hommage que la comédie rendait à l'opéra en la personne de son premier comédien. M. Valmore, artiste du Grand-Théâtre, s'était fait l'interprète de ses camarades et de tout le public.

A NOURRIT.

Pâle encor du fléau qui brisa ses entrailles,
Lyon, de ses enfans pleurait les funérailles :
Tu chantes!... il écoute : on dirait que les cieux
Te devait à ses maux, apôtre harmonieux !
La fibre douloureuse en son ame engourdie,
Se ranime à ta voix, ange de mélodie ;
Tu chantes, tu guéris ! Encor convalescens
Lyon fixe sur toi ses yeux reconnaissans ;
Dans ses regards de feu l'enthousiasme brille ;
Pour t'aimer, la cité n'est plus qu'une famille ;
Que te faut-il de plus, quand tu vois en ce jour,
Sur sa robe de deuil tomber des pleurs d'amour ?

Un artiste du Grand-Théâtre.

Ce 14 juillet 1834.

Nous ne terminerons pas cet article, sans rapporter l'incident soulevé pendant l'opéra du BOUFFE, par un mot on ne peut plus flatteur pour notre première chanteuse, ajouté par Nourrit à son rôle. Au moment où la fille du tailleur (M^{me} Dérancourt) vient de

chanter sur l'invitation du Bouffe, qui veut juger lui-même de ses moyens; celui-ci enchanté de trouver un si bel organe, ajouta après l'éloge écrit dans la pièce : *Cette petite pourrait s'envoler même à l'Opéra de la Capitale, j'en dirai un mot au directeur de ce théâtre, je le connais beaucoup.* Une salve d'applaudissemens a couvert cet à-propos, et plusieurs voix se sont écriées : *Non, non, gardez-vous-en bien! Ne nous l'enlevez pas!*

Hommage bien mérité rendu par le public et par le premier de nos chanteurs, à celle qui fait les délices de notre scène !... Le public, jaloux d'un aussi beau talent, doit trembler de le voir enlever par la centralisation Parisienne ou les directeurs des théâtres d'Italie.

LUDOW.

NOUVELLES DE LYON.

— Dans la nuit du mardi au mercredi, une recrue a été tuée sur la place des Terreaux pour n'avoir pas répondu aux trois qui vive.

— Le *Festin de Balthazar*, drame sacré en cinq actes pour lequel l'administration des théâtres a fait de grands frais de décors et de mise en scène, fera ce soir sa première apparition. Nous ne doutons pas du succès réservé à cet immense ouvrage. M. Lecomte nous habitue à des merveilles. A ce soir le plaisir, à demain nos éloges!

— MM. Paul et Bastien Franconi ont été accueillis dimanche comme d'anciennes connaissances qu'on aime à revoir. La grâce et la force de leurs exercices ont produit le même étonnement qu'aux premiers jours de leur apparition dans notre ville. Nous avons remarqué plusieurs sujets vraiment fort adroits et fort habiles. Le jeune Ratel mérite une mention particulière. Le Clown est fort comique. MM. Franconi sont en possession de la faveur publique, ils la méritent à juste titre.

— Philippe a terminé ses représentations. Elles eussent été plus nombreuses et plus suivies, sans la voix de Nourrit et 35 degrés de chaleur. Lyon sait calculer et ne se permet pas deux plaisirs à la fois.

Beaucoup de rondeur, une gaité franche et vraie, une volubilité de paroles qui étonne d'abord et fatigue ensuite, un comique qui n'a qu'une face, celle de la bonhomie, voilà les qualités et les défauts de l'acteur du Palais-Royal. Vienne Lepage, nous aurons plus qu'un comique, nous aurons un comédien.

A VENDRE, plusieurs lettres autographes de Voltaire, déposées chez M^e Henri, notaire, place de la Préfecture, chargé de les communiquer.

